

LETTRE SUR LA VIE DE SAINTE MACRINE

fêtée le 19 juillet

La forme littéraire de cet ouvrage, telle qu'elle ressort de l'énoncé de son en-tête, semble être une lettre, mais son volume, qui s'étend aux dimensions d'un long récit, passe les bornes d'une lettre. Nous avons pourtant une excuse : le sujet sur lequel tu nous as demandé d'écrire excède la juste mesure d'une lettre. Tu n'oublies certainement pas cette entrevue que nous avons eue lorsque, près de me rendre à Jérusalem, à suite d'un vœu, pour voir en ces lieux les traces de la venue du Seigneur dans la chair, je suis venu te faire visite près de la ville d'Antioche. Nous avons alors agité des questions de toute sorte – il aurait d'ailleurs été étonnant que l'entrevue manquât de conversation, quand ton intelligence proposait de nombreux sujets de discussion – et, comme il arrive fréquemment dans ces cas-là, nous en sommes venus, au cours de la conversation, à évoquer une illustre existence. Une femme faisait l'objet de notre récit, si toutefois on peut l'appeler une femme, car je ne sais s'il convient de désigner en termes de nature celle qui s'est élevée au-dessus de la nature. Notre récit, pour faire foi, n'en appelait pas à d'autres récits, mais nos paroles rapportaient avec exactitude des faits que nous avait appris l'expérience, sans s'appuyer en rien sur le témoignage d'autrui. C'est que la vierge dont nous parlions n'était pas d'une famille étrangère à la nôtre (en ce cas, nous aurions dû connaître par d'autres les merveilles la concernant), mais elle était née des mêmes parents que nous : c'était elle qui, prémices en quelque sorte des fruits à venir, avait germé la première du sein de notre mère. Aussi bien, puisque tu as jugé que l'histoire de ses bonnes actions serait de quelque utilité, pour qu'une telle existence ne soit pas oubliée dans les temps à venir et que ne passe pas inaperçue et sans profit pour personne, parce qu'ensevelie dans le silence, celle qui s'est élevée, grâce à la philosophie, jusqu'au plus haut sommet de la vertu humaine, j'ai pensé qu'il était bon de t'obéir et de te raconter son histoire aussi brièvement que possible, dans un récit simple et sans apprêt



Cette vierge s'appelait Macrine. Une autre Macrine était depuis longtemps en grand renom dans notre famille, la mère de notre père : au temps des persécutions, elle avait lutté en confessant plusieurs fois le Christ : c'est à cause d'elle que l'enfant reçut ce nom de ses parents. Mais si c'était là son nom officiel, celui dont l'appelaient ses connaissances, un autre lui avait été attribué en secret : elle l'avait reçu d'une apparition avant même de venir au jour par l'enfantement. C'est que sa mère, elle aussi, faisait preuve d'une telle vertu qu'en toute sa conduite elle se laissait guider par la volonté divine; elle avait embrassé de préférence le genre de vie pur et sans tache, au point qu'elle n'avait pas choisi le mariage de son plein gré. Mais comme elle était orpheline de père et de mère et que, parce qu'elle se distinguait par la grâce de son corps, la renommée de sa beauté en poussait beaucoup à la rechercher en mariage, comme en outre elle aurait couru le risque si elle ne s'était volontairement accordée à quelqu'un, de souffrir contre son gré quelque violence, car ceux qui étaient pris de passion pour sa beauté s'apprêtaient à l'enlever, elle choisit un homme connu et réputé pour la dignité de ses moeurs, se procurant ainsi un protecteur pour sa propre vie. Là-dessus, lors de son premier enfantement, elle devint mère de celle dont nous parlons. Lorsque vint le moment où la naissance allait mettre un terme à ses douleurs, elle s'endormit. Il lui sembla alors qu'elle tenait dans ses bras l'enfant qui se trouvait encore dans ses entrailles, et qu'un personnage, se manifestant avec une apparence et un maintien plus majestueux que ceux d'un homme, donnait à celle qu'elle portait le nom de Thècle, de cette Thècle dont la vie est fameuse parmi les vierges. Cela fait par trois fois, l'apparition se déroba à ses yeux, non du reste sans avoir facilité son accouchement, si bien qu'en se réveillant de son sommeil la mère vit réalisé ce qu'elle avait vu en songe. Tel était donc son nom secret. Or il me semble que l'apparition déclara cela, non pas tant pour guider la mère

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

dans le choix du nom, mais plutôt pour prédire ce que serait la vie de l'enfant et signifier, par cette identité de nom, qu'elle choisirait un même genre de vie.

La fillette grandit; bien qu'elle eût sa propre nourrice, c'est le plus souvent dans les bras mêmes de sa mère qu'elle était nourrie. Lorsqu'elle eut passé la prime enfance, elle assimilait facilement ce que l'on enseigne aux enfants, et quelle que fût la matière que ses parents décidaient de lui faire étudier, les dispositions de la jeune enfant s'y manifestaient avec éclat. Sa mère se préoccupait d'instruire l'enfant, non cependant dans cette culture profane que l'on enseigne, lors des premières années d'étude, en utilisant la plupart du temps les oeuvres des poètes. Elle tenait en effet pour honteux et totalement inconvenant que les passions de la tragédie – ces passions de femmes qui fournissent

aux poètes leur inspiration et leurs thèmes –, les indécences de la comédie ou les causes des malheurs de Troie servent à instruire une tendre et influençable nature, que souillent en quelque façon ces trop malséantes histoires de femmes. Mais tout ce qui, dans l'Écriture inspirée de Dieu, apparaît comme plus accessible au premier âge constituait le programme de l'enfant, avant tout la Sagesse de Salomon, et de préférence, dans ce livre, ce qui contribue à la vie morale. Elle n'ignorait rien non plus du psautier, et récitait chacune de ses parties à des moments déterminés de la journée; en se levant de son lit, en se mettant au travail ou en terminant celui-ci, en prenant son repas ou en quittant la table, en allant se coucher ou en se relevant pour prier, partout elle gardait avec elle la psalmodie, telle une compagne fidèle qui ne fait pas un seul instant défaut.

Après avoir grandi parmi ces occupations et d'autres semblables, après avoir exercé sa main surtout au travail de la laine, elle atteint, sa douzième année, l'âge où commence à resplendir tout particulièrement la fleur de la jeunesse. Il vaut ici la peine d'admirer comment la beauté de la jeune fille, bien qu'on la tint cachée, ne demeura pas ignorée. Il semblait même qu'il n'y eut dans toute cette région aucune merveille qui soutînt la comparaison avec sa beauté et son charme, à ce point que la main des peintres elle-même ne put parvenir à rendre sa grâce : cet art, qui fait preuve d'habileté en tout et ose s'affronter aux plus grands sujets, allant jusqu'à représenter, au moyen de l'imitation, les images des éléments eux-mêmes, fut incapable de donner une reproduction fidèle de son harmonieuse beauté. Aussi une foule nombreuse de prétendants assiégeait-elle ses parents. Mais le père, qui était un homme sage et attentif à discerner le bien, avait distingué du reste des autres un jeune homme d'excellente naissance parmi ceux de sa parenté et connu pour ses bonnes mœurs, qui venait à peine de sortir des écoles. C'est à lui qu'il avait décidé de fiancer sa fille, lorsqu'elle serait en âge. En attendant, le jeune homme faisait naître les plus flatteuses espérances, et il offrait au père de la jeune fille, en guise d'agréables présents de mariage, la réputation que lui valaient ses discours, en faisant montre de ses talents oratoires dans des procès en faveur des opprimés. Mais l'envie s'abat sur ces espérances si flatteuses en l'arrachant à la vie dans un âge digne de pitié.

La jeune fille n'ignorait pas la résolution de son père; mais, quand la mort eut brisé ce que l'on avait décidé pour elle, elle appela mariage la décision de son père, comme si s'était réalisé ce qui avait été établi, et elle se détermina à vivre désormais pour elle-même, décision qui s'avéra plus ferme qu'on ne l'eût attendu de son âge. Bien souvent ses parents lui tenaient des discours au sujet du mariage, car le renom de sa beauté en poussait beaucoup à prétendre à sa main. A quoi elle répondait qu'il était absurde et illégitime de ne pas se contenter du mariage conclu pour elle, une fois pour toutes, par son père, mais de la contraindre à en envisager un autre alors que le mariage est naturellement unique, comme la naissance est unique et unique la mort. Elle soutenait avec force que celui auquel l'avait accordée la décision de ses parents n'était pas mort, mais qu'elle estimait, à cause de son espérance de la résurrection, que celui qui «vivait pour Dieu» était en voyage, et non point mort, et qu'il était indigne de ne pas garder sa foi à un époux en voyage.

Tout en écartant par de tels arguments ceux qui essayaient de la convaincre, elle jugea qu'il y avait pour elle un seul moyen de sauvegarder cette noble décision, à savoir de ne jamais se séparer de sa mère, fût-ce un seul instant. Aussi celle-ci lui disait-elle souvent qu'elle avait porté ses autres enfants durant le temps habituel, mais qu'en ce qui la concernait, c'était continuellement qu'elle la portait en elle, toujours enfermée, pour ainsi dire, dans son sein. Au reste, pour la mère, la vie commune avec sa fille n'était ni pénible, ni même sans profit, car les soins attentifs qu'elle en recevait remplaçaient pour elle ceux de plusieurs servantes. En outre, de l'une à l'autre, se réalisait un fructueux échange : l'une prenait soin de l'âme de sa fille, l'autre du corps de sa mère, en accomplissant le service requis d'elle dans tous les domaines, et particulièrement en préparant souvent de ses propres mains le pain pour sa mère. Ce n'était pourtant pas là sa première préoccupation, mais c'est après qu'elle avait prêté ses mains aux services liturgiques que, durant le temps qui lui restait, elle procurait à sa mère de la nourriture par

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

son propre travail – elle jugeait en effet qu'une telle occupation non venait à son genre de vie. Outre cela, elle prenait sa part de tous les tracasseries de sa mère, qui avait quatre fils et cinq filles et payait l'impôt à trois gouverneurs, ses biens se répartissant en autant de provinces. Ainsi, parce que cette situation multipliait pour la mère les soucis de toute sorte – le père en effet était déjà mort –, Macrine s'associait en tout à ses travaux, partageant ses soucis et allégeant le poids de ses douleurs. De plus, tout en gardant sans tache, sous la conduite de sa mère, sa propre vie, que dirigeaient et approuvaient sans cesse les yeux maternels, elle lui montrait d'admirable manière, par l'exemple de sa vie elle-même, la direction vers le même idéal, je veux dire celui de la philosophie, en l'entraînant peu à peu vers la vie immatérielle et dépouillée.

Alors que la mère venait de régler de façon convenable, selon le gré de chacune, la situation des sœurs de Macrine, voici que revint des écoles, où il s'était formé à la rhétorique durant de longues années, le grand Basile, frère de celle dont nous parlons. Alors qu'elle l'avait trouvé exagérément exalté par le sentiment de son talent oratoire, dédaigneux de toutes les dignités et exalté par sa prétention au-dessus des notables de la province, elle l'attira si rapidement à l'idéal de la philosophie que, renonçant à la célébrité mondaine et méprisant la gloire que lui valait son éloquence, il passa comme un transfuge à cette vie laborieuse de travaux manuels, se préparant par sa pauvreté parfaite une vie sans obstacles vers la vertu. Mais la vie de celui-ci et ses activités ultérieures, qui lui ont valu de se faire un nom en tout lieu sous le soleil et d'éclipser par sa réputation tous ceux qui se distinguaient dans la vertu, nécessiteraient une longue présentation et beaucoup de temps. Que mon récit en revienne donc à son propos.

Comme tout prétexte de vie trop matérielle leur avait déjà été enlevé, Macrine persuade sa mère de renoncer à son mode de vie accoutumé et à ses manières de grande dame, ainsi qu'aux services qu'elle avait jusqu'alors l'habitude de recevoir de ses servantes, pour prendre les sentiments du commun et partager le mode de vie des vierges qu'elle avait auprès d'elle, après en avoir fait, d'esclaves et de servantes qu'elles étaient, des sœurs et des égales. Mais je veux faire une courte parenthèse dans mon récit et ne point passer sous silence les faits suivants, où se manifeste mieux encore l'élévation des sentiments de cette vierge.

De ses quatre frères, le second, celui qui venait après le grand Basile – il s'appelait Naucratiος –, l'emportait sur les autres par ses heureuses dispositions naturelles, sa beauté, sa force, son agilité, son habileté en toutes choses. A l'âge de vingt-deux ans, il donna, lors d'une conférence publique, de tels exemples de ses propres travaux qu'il bouleversa toute l'assemblée des auditeurs. Pourtant, inspiré par une divine prévoyance, il méprisa tout ce qu'il avait en mains et, dans un grand élan de sa pensée, il se tourna vers la vie solitaire et pauvre, n'emportant avec lui rien d'autre que lui-même. Un de ses serviteurs, Chrysaphios, le suivit, autant par amitié pour lui que parce qu'il avait décidé d'adopter le même mode de vie. Il vivait donc en lui-même dans un lieu écarté qu'il occupait auprès de l'Iris – l'Iris est un fleuve qui traverse le Pont; il prend sa source en Arménie même, coule à travers nos régions et se jette dans le Pont-Euxin. Le jeune homme trouva, non loin de ce fleuve, un lieu couvert d'une épaisse forêt, caché dans un creux de la falaise qui couronne la montagne, et il vivait là, loin des troubles de la ville, loin des occupations absorbantes du service impérial et des plaidoiries dans les tribunaux. Ainsi libéré de tout ce qui, dans l'existence, résonne à l'entour de la vie humaine, il servait de ses propres mains quelques vieillards malades et sans ressources, estimant que prendre à cœur une telle occupation convenait à son genre de vie. Vu son habileté en toute espèce de technique de chasse, il s'adonnait à celle-ci, procurant ainsi aux vieillards de quoi se nourrir et domptant sa jeunesse par de telles fatigues. Mais il se conformait également avec zèle aux volontés de sa mère, s'il arrivait que celle-ci lui prescrivit quelque chose. Il ordonnait ainsi sa vie d'une double manière : par des travaux fatigants; il maîtrisait sa jeunesse, par l'obéissance à sa mère il était heureusement guidé vers Dieu dans l'observance des commandements divins.

Pendant cinq ans il vécut de cette manière, menant la vie philosophique et faisant la joie de sa mère par son mode de vie, puisque tout à la fois il réglait sa vie personnelle par la tempérance et mettait tout son zèle à accomplir la volonté de celle qui l'avait mis au monde. Mais alors une lourde et tragique épreuve s'abattit sur celle-ci, provoquée, je pense, par une machination de l'Adversaire, et qui fut assez grande pour plonger toute notre famille dans le malheur et le deuil. Naucratiος est soudain arraché à cette vie, sans qu'aucune maladie ait laissé prévoir ce malheur, sans qu'aucune des causes habituelles et courantes ait provoqué la mort du jeune homme. Mais un jour qu'il était allé à la chasse, grâce à laquelle il procurait le nécessaire aux vieillards dont il prenait soin, on le ramène mort à la maison, et avec lui son compagnon Chrysaphios. La mère se trouvait loin de ces événements, à trois jours de marche du lieu de l'accident, et quelqu'un vint lui annoncer ce qui s'était passé. Pour parfaite qu'elle fût en toute espèce de vertu, en elle aussi également la nature prenait le dessus. Son âme chancela, et la voici

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

soudain privée de sentiment et sans voix, la raison le cédant à la douleur; sous l'assaut de cette mauvaise nouvelle, la voici effondrée à terre, renversée, telle un athlète de bonne race, par un coup inattendu.

La grande Macrine, en cette circonstance, donna la preuve de sa vertu. Opposant la raison à la douleur, elle se maintint sans broncher et, devenue le soutien de la faiblesse de sa mère, elle fit se relever celle-ci de l'abîme de son chagrin. Par son attitude ferme et inébranlable, elle fut, pour l'âme de sa mère, une éducatrice du courage. Aussi bien la mère ne fut-elle pas emportée par la douleur; elle ne se laissa aller à rien de méprisable ni de féminin, comme de crier contre le mal, de déchirer son manteau, de se lamenter sur son malheur, d'entonner les chants de deuil en de gémissantes mélodées. Mais elle supporta avec calme les assauts de la nature, les repoussant par ses propres réflexions et par celles que lui suggérait sa fille pour porter remède à son mal. Oui, c'est alors surtout que se manifesta l'extrême grandeur d'âme de la vierge, car en elle aussi la nature éprouvait les mêmes sentiments : c'était son frère, et le plus cher de ses frères, que la mort avait emporté d'une telle manière. Elle cependant, qui s'était élevée au-dessus de la nature, fit, par ses réflexions, s'élever sa mère avec elle, et elle lui fit surmonter sa douleur en l'amenant, par l'exemple de sa conduite, à la patience et au courage. Bien plus, sa vie qui croissait sans cesse en vertu donnait à sa mère l'occasion de se réjouir du bien qu'elle voyait plutôt que de s'affliger à la pensée de l'absent.

Quand donc la mère eut été libérée du souci de l'éducation de ses enfants, ainsi que de la charge de leur instruction et de leur établissement, et qu'on eut procédé au partage entre les enfants de la plus grande part des ressources pour la vie matérielle, alors, comme on l'a déjà dit, la vie de cette vierge devient pour sa mère un guide vers ce genre de vie philosophique et immatériel. Elle, qui avait renoncé à toutes ses habitudes, amena sa mère à son propre degré d'humilité, l'ayant disposée à se mettre au même niveau que le groupe des vierges pour partager avec elles, comme une égale, même table, même couche et mêmes moyens d'existence, toute différence de rang étant supprimé de leur vie. Et telle était l'ordonnance de leur vie, telle l'élévation de leur philosophie et la noblesse de leur mode de vie, dans leur conduite de jour comme de nuit, qu'elles dépassent toute description. De même que les âmes délivrées de leur corps par la mort sont du même coup affranchies des préoccupations de cette vie, de même leur existence se tenait-elle à l'écart de celles-ci, loin de toute vanité mondaine, cependant qu'elle était réglée de manière à imiter le mode de vie angélique. On ne voyait chez ces personnes ni colère, ni envie, ni haine, ni arrogance, ni rien de semblable; tout désir de vanités – d'honneur ou de gloire, d'ambition ou d'orgueil et de tout ce qui leur ressemble – était banni. Leur plaisir, c'était la continence; leur gloire, de n'être connues de personne; leur fortune, de ne rien posséder, d'avoir secoué de leur corps, comme poussière, toute richesse matérielle. Leur travail, ce n'était aucune de ces tâches dont on se préoccupe dans cette vie, sinon accessoirement, mais seulement la méditation des réalités divines, la prière incessante, le chant ininterrompu des hymnes réparti également pendant tout le temps, de jour comme de nuit, si bien que ces occupations étaient à la fois leur travail et leur repos après le travail. Quelles paroles humaines pourraient mettre sous les yeux le tableau de ce mode de vie, chez ceux pour qui l'existence se trouvait aux confins de la nature humaine et de la nature incorporelle ? Pour avoir en effet libéré leur nature des passions humaines, elles se trouvaient au-dessus de l'humain; mais parce qu'elles apparaissaient dans un corps, parce qu'elles étaient délimitées par une forme et vivaient avec des organes sensoriels, elles demeuraient inférieures à la nature angélique et incorporelle. Mais peut-être oserait-on dire que la différence était minime, car tout en vivant dans la chair, elles n'étaient pas, grâce à leur ressemblance avec les puissances incorporelles, entraînées vers le bas par les pesants embarras du corps; bien au contraire, leur vie, légère et élevée, cheminait dans les hauteurs avec les puissances célestes. Elles menèrent longtemps une telle vie, et leurs traits de vertu se multipliaient avec le temps, car leur philosophie progressait sans cesse vers une plus grande pureté en s'augmentant des biens qu'elle découvrait.

Macrine avait un autre frère qui lui était d'un grand secours dans son effort vers ce sublime idéal de vie, Pierre, dont la naissance avait mis un terme aux couches de notre mère. C'était le dernier enfant de nos parents; il avait reçu à la fois le nom de fils et celui d'orphelin, car en même temps qu'il naissait à la lumière, son père quitte cette vie. Or à peine fut-il sevré que sa soeur aînée, celle dont nous parlons ici, l'enleva à sa nourrice et en prend soin elle-même. Elle le fit accéder à la culture la plus élevée, l'exerçant dès l'exerçant aux sciences sacrées, sans laisser à son âme un loisir qui l'aurait inclinée à des futilités. Elle fut tout pour l'enfant : père, maître, pédagogue, mère, conseillère de tout bien, et elle le rendit tel qu'avant même de sortir de l'enfance, alors qu'il fleurissait, encore dans la délicatesse adolescente de ses premières années, il avait pris son élan vers le sublime idéal de la philosophie. De plus, grâce à d'heureuses

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

dispositions naturelles, il se montrait si habile en toute espèce d'ouvrages manuels que, sans avoir eu de maître qui lui enseignât sa science dans tous ses détails, il réussissait en des travaux dont l'apprentissage requiert, de la plupart, du temps et de la peine. Celui-ci donc, méprisant la pratique des études profanes, mais possédant des dons naturels qui lui enseignaient convenablement toute science bonne, sans cesse attentif, par ailleurs, à la conduite de sa soeur et se la donnant pour modèle de tout bien, fit de tels progrès dans la vertu qu'il ne fut pas moins estimé que le grand Basile quant à l'excellence de sa vertu. Ceci dans la suite de sa vie; mais dès ce moment il tenait lieu de tout pour sa mère et sa soeur, leur venant en aide pour cette vie angélique. Un jour qu'une cruelle famine était survenue et que, de toutes parts, beaucoup affluaient vers le lieu retiré où ils vivaient, attirés par leur réputation de bienfaisance, il sut procurer, grâce à son industrie, tant de provisions que la route des visiteurs fit ressembler le désert à une ville.

Quoique temps après, la mère, qui était parvenue à une heureuse vieillesse, émigra vers Dieu, et c'est dans les bras de deux de ses enfants qu'elle quitta cette vie. Il vaut la peine de rapporter les termes de la bénédiction qu'elle prononça sur ses enfants, car si elle fit mémoire de ceux qui étaient absents, comme il convenait, afin que nul ne fut privé de bénédiction, c'est surtout ceux qui étaient présents quelle confia à Dieu par une prière. Tous deux se tenaient de part et d'autre de son lit; de chacun elle prit une main dans les siennes, et elle s'adressa à Dieu en ses dernières paroles : «A toi, Seigneur, j'offre les prémices et la dîme du fruit de mes douleurs. Voici mes prémices : celle-ci, mon aînée; voilà ma dîme : celui-là, mon dernier-né. A toi sont consacrées de par la loi ces deux offrandes, elles sont tiennes. Quo vienne donc ta sanctification sur mes prémices et sur ma dîme que voici» – elle désignait évidemment, par ces paroles, sa fille et son fils. Lors donc qu'elle eut achevé de prononcer sa bénédiction, elle cessa aussi de vivre. Elle avait recommandé à ses enfants de déposer son corps dans le sarcophage de leur père; ceux-ci, une fois accompli ce qu'elle leur avait prescrit, s'attachaient de façon très élevée à la philosophie, luttant sans cesse contre leur vie propre et éclipsant par leurs progrès ultérieurs les premiers témoignages de leurs vertus.

Vers cette époque, Basile, ce saint des plus grands, fut choisi pour être à la tête de la grande Église de Césarée, et il amène son frère à la charge du sacerdoce presbytéral, l'ayant consacré lui-même en de saintes liturgies. Et, grâce à cela, leur vie progressait vers plus de piété et de sainteté encore, le sacerdoce contribuant à leur croissance dans la philosophie. Huit ans après, Basile, cet homme de renom universel, émigra des hommes vers Dieu, et ce fut un motif de deuil pour sa patrie comme pour le monde entier. Lorsque Macrine, dans son éloignement, eut connaissance de ce malheur, elle souffrit beaucoup d'une telle perte – comment d'ailleurs ce malheur ne l'aurait-il pas touchée, elle aussi, quand les ennemis de la vérité eux-mêmes en étaient affectés ? L'or, dit-on, est purifié dans plusieurs creusets, pour que, lors de la deuxième fonte, soit séparé ce qui aurait échappé à la première, et qu'enfin, lors de la dernière soit éliminée toute impureté mélangée au métal; et la vérification de l'or éprouvé est absolument décisive lorsque, passé par tout creuset, il ne rejette plus aucune impureté. Il arriva quelque chose de semblable dans le cas de Macrine. L'élévation de sa pensée fut éprouvée de toutes les façons par les assauts successifs des malheurs pour que soient révélées l'authenticité et la fermeté de son âme : d'abord par la mort de son frère Naucratius, ensuite par la séparation d'avec sa mère, en troisième lieu lorsque Basile, l'honneur commun de notre famille, quitta la vie humaine. Or, comme un athlète invincible, elle demeura ferme, nullement abattue par l'assaut des malheurs.

Neuf mois, ou guère plus, après ce deuil, se tint à Antioche un synode d'évêques auquel nous-même primes part. Et lorsque nous fûmes libres de retourner chacun chez soi, avant qu'une année se soit écoulée, il me vint le désir, moi Grégoire, de me rendre auprès d'elle. Pendant de longues années, les épreuves des persécutions m'avaient empêché de lui faire visite : je les avais supportées en tout lieu, exilé que j'étais de ma patrie par les partisans de l'hérésie; et lorsque je faisais le compte du temps durant lequel les persécutions m'avaient empêché de la rencontrer, l'intervalle m'en apparaissait grand : huit ans, ou peu s'en faut. Or, alors que j'avais effectué la plus grande partie du trajet et qu'il ne me restait plus qu'un jour de voyage, j'eus en rêve une vision qui me fit concevoir pour l'avenir de sombres appréhensions. Il me semblait tenir en mains des reliques de martyrs, et il sortait d'elles un éclat semblable à celui d'un brillant miroir placé face au soleil, si bien que mes yeux étaient aveuglés par l'éclat de ce rayonnement. Une telle vision m'apparut trois fois durant cette même nuit, et si je ne comprenais pas clairement le sens caché de ce rêve, je prévoyais cependant quelque chagrin pour mon âme, tout en attendant la suite des événements pour bien juger de l'apparition. Lors donc que j'arrivai à proximité du lieu retiré où celle-ci menait sa vie angélique et céleste, je m'enquis tout d'abord, auprès de l'un des serviteurs, de la présence de mon frère. Il me répondit qu'il était parti à ma rencontre depuis trois

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

jours, d'où je conclus qu'il avait pris un autre chemin pour venir vers nous. Je m'informai alors de la grande Macrine. Lorsqu'il m'eut dit qu'elle était malade, c'est avec une plus grande hâte que j'achevai ce qui me restait à faire de chemin, car une crainte annonciatrice de l'avenir s'était également insinuée en moi et me troublait profondément.

Comme j'arrivais sur les lieux mêmes, et que la nouvelle de mou arrivée avait été annoncée à la fraternité, le groupe des hommes tout entier sortit du monastère à ma rencontre – c'en la coutume chez eux d'honorer ceux que l'on a plaisir à recevoir en venant à leur rencontre –. De son côté, le chœur des vierges, rangé en bon ordre auprès de l'église, y attendait notre entrée. Lorsque la prière et la bénédiction eurent pris fin et que celles-ci, après avoir respectueusement incliné leurs têtes pour recevoir la bénédiction, se furent retirées chez elles, il n'en resta aucune auprès de nous, d'où je conclus que celle qui les dirigeait, n'était pas parmi elles. Quelqu'un me conduisit à la maison où se trouvait la grande Macrine, m'en ouvrit la porte, et je pénétrais dans ce saint lieu. Macrine était déjà violemment oppressée par la maladie; elle reposait cependant, non sur un lit ou une couverture, mais à même le sol, sur une planche recouverte d'un sac. Une autre planche supportait sa tête, ainsi disposée qu'elle lui servît d'oreiller, qui maintenait sa nuque en position inclinée et la soutenait sans fatigue.

Lorsqu'elle me vit près de la porte, elle se souleva sur un coude, incapable d'accourir vers moi, car la fièvre avait déjà consumé ses forces. Cependant, prenant appui de ses mains sur le sol et se soulevant de son grabat autant qu'elle le pouvait, elle s'efforçait de me faire l'honneur de venir à ma rencontre. Pour moi, j'accourus auprès d'elle et, prenant dans mes mains son visage incliné à terre, je la redressai et lui fis reprendre la position allongée qu'elle avait auparavant. Et celle-ci de tendre la main vers Dieu et de dire : «Tu m'as encore enrichie de cette grâce, ô Dieu, et tu ne m'as pas privée de ce que je désirais, puisque tu m'as poussé ton serviteur à faire une visite à ta servante.» Et pour ne pas m'affliger davantage, elle essayait d'adoucir ses gémissements, elle s'efforçait comme elle le pouvait de cacher l'oppression de sa respiration, elle cherchait par tous les moyens à créer un climat plus joyeux, commençant à tenir elle-même de plaisants propos et nous en fournissant l'occasion par les questions qu'elle nous posait. Mais dans la suite de notre entretien fut évoqué le souvenir du grand Basile; mon âme alors perdit courage et, dans ma tristesse, j'inclinai à terre mon visage, cependant que les larmes jaillissaient de mes yeux. Mais elle, loin de se laisser aller à partager notre douleur, fit de cette mention du saint le point de départ d'une plus haute philosophie, et elle se mit à développer des grands sujets – dissertant sur la nature humaine, découvrant la divine providence cachée dans les épreuves et exposant ce qui a trait à la vie future comme si elle était inspirée par le saint Esprit – que mon âme se croyait dégagée, ou presque, de la nature humaine, soulevée qu'elle était par ses paroles et prenant place, sous la conduite de son discours, à l'intérieur des sanctuaires célestes.

Nous entendons raconter, dans l'histoire de Job, que cet homme, consumé en tout son corps par les abcès purulents des plaies qui le couvraient de toutes parts, ne permettait pas à sa sensibilité, grâce à ses réflexions, de tomber dans la douleur, mais, tout en souffrant dans son corps, il ne laissait pas faiblir son activité propre, ni n'interrompait son discours, qui touchait aux sujets les plus élevés. Je voyais un même comportement chez cette grande Macrine. La fièvre consumait toute sa force et l'entraînait vers la mort, mais elle, rafraichissant son corps comme par une rosée, gardait, à l'exemple de Job, son esprit libre dans la contemplation des réalités d'en-haut, sans le laisser affecter par une telle faiblesse. Et si je ne craignais d'étendre mon récit à l'infini, je rapporterais en bon ordre toutes ses paroles, et comment elle s'était élevée par ses discours jusqu'à philosopher pour nous sur l'âme, jusqu'à nous exposer la cause de notre vie dans la chair, pourquoi l'homme existe, comment il se fait qu'il soit mortel et d'où vient la mort, quelle est enfin la libération qui nous fait passer de celle-ci à une vie nouvelle. Sur tous ces sujets, elle parlait comme si l'inspirait la puissance du saint Esprit, en exposant tous les points avec clarté et logique, mais aussi en toute facilité de parole, son discours s'écoulant comme l'eau d'une source lorsqu'elle ruisselle sans obstacle sur un terrain en pente.

Lorsqu'elle eut achevé de parler: «Il est temps pour toi, frère, dit-elle, de prendre un peu de repos, car le voyage doit t'avoir beaucoup fatigué.» Pour moi, c'était une grande et véritable détente que de la voir et d'écouter ses nobles paroles, mais puisque ce lui était agréable, et pour montrer en toutes choses mon obéissance à celle dont je recevais l'enseignement, trouvant dans un des jardinets proches un lieu de repos agréable que l'on m'avait préparé, je pris un peu de repos à l'ombre des treilles. Mais il ne m'était pas possible d'en goûter l'agrément, car mon âme était bouleversée par la perspective de tristes événements. Ce que j'avais vu semblait en effet me révéler le sens de la vision de mon rêve : le spectacle que j'avais eu sous les yeux offrait bien en vérité les restes d'un saint martyr, restes «morts au péché» et resplendissants «de la grâce de l'Esprit saint présente en eux». J'expliquai cela à l'un de ceux qui m'avaient entendu auparavant

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

raconter mon rêve. Mais alors que nous nous tenions, plus affligés encore – c'était bien naturel –, dans l'attente de tristes événements, elle devina, je ne sais comment, notre état d'esprit, et nous fit annoncer des nouvelles plus réconfortantes, nous encourageant à reprendre confiance et à concevoir à son endroit de meilleurs espérances : elle avait en effet le sentiment d'une amélioration. Ce n'est pas pour nous abuser qu'elle nous faisait dire cela, et son affirmation était véridique, même si sur le moment nous n'en comprimes pas le sens. De même en effet qu'un coureur, lorsqu'il a dépassé son adversaire et qu'il arrive près de la borne du stade, lorsqu'il est tout proche du prix de la course et voit la couronne du vainqueur, se réjouit en lui-même, comme s'il avait déjà obtenu le prix, et annonce sa victoire à ceux des spectateurs qui lui sont favorables, de même celle-ci, animée de pareils sentiments, nous donnait-elle à espérer à son sujet un sort plus favorable, elle qui déjà dirigeait son regard vers «le prix de l'élection d'on haut» et s'appliquait en quelque sorte la parole de

l'Apôtre : «Voici qu'est préparée pour moi la couronne de justice, que me donnera en retour le juste Juge», puisque «j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi». Pour nous donc, rassurés par ces bonnes nouvelles, nous commençâmes à goûter ce que l'on nous avait préparé : le menu en était varié et plein d'agrément, la grande Macrine ayant étendu jusque-là sa sollicitude.

Lorsque nous fûmes à nouveau en sa présence – car elle ne nous laissa pas passer notre temp livré à nous-même –, elle entreprit de raconter ce qu'avait été sa vie depuis sa jeunesse, en exposant dans l'ordre tous les faits, comme dans un récit historique. Elle racontait aussi les événements de la vie de nos parents dont elle avait souvenance, tant ceux d'avant ma naissance que ceux des années qui suivirent. La but de son récit, c'était l'action de grâces envers Dieu : c'est ainsi que touchant la vie de nos parents, elle mettait en relief, non pas tant qu'elle ait été illustre et célèbre aux yeux de leurs contemporains de par leur richesse, mais plutôt qu'elle ait été mise à l'honneur grâce à la philanthropie divine. Les parents de notre père avaient été dépouillés de leurs biens pour avoir confessé le Christ; l'aïeul du côté maternel avait été mit à mort pour avoir provoqué la colère de l'empereur, et toutes ses propriétés avaient été distribuées à d'autres maîtres. Malgré cela, les ressources de la famille avaient, grâce à leur foi, augmenté de telle manière que l'on ne pouvait citer personne, à cette époque, qui les dépassât. Par la suite, lorsque leur fortune fut partagée en neuf, selon le nombre des enfants, la part de chacun s'était, de par la bénédiction divine, à ce point accrue que la richesse de chacun des enfants surpassa la prospérité des parents. Macrine cependant ne garda à sa disposition aucun des biens qui lui avaient été attribués lors du partage entre frères et soeurs, mais, conformément au commandement divin, tout fut administré par les mains du prêtre. Par la grâce de Dieu, sa vie fut telle que jamais elle ne cessa d'exercer ses mains à la pratique des commandements, jamais elle ne compta sur un homme, jamais les ressources pour une vie honorable ne lui vinrent de quelque service ou don des hommes. Mais, tout en ne renvoyant pas les quémanteurs, elle ne se mit pas en quête de bienfaiteurs, car Dieu, par ses bénédictions, faisait croître secrètement, comme des semences,]es maigres ressources qui lui venaient de ses travaux et les transformait en fruits abondants.

21. Pour ma part, je lui racontai les difficultés dans lesquelles je m'étais trouvé, d'abord lorsque l'empereur Valens me fit exiler à cause de la foi, ensuite lorsque la confusion qui régnait dans les Églises m'entraîna dans d~es controverses et des luttes. «Ne cesseras-tu pas, me dit-elle alors, de méconnaître les dons de Dieu ? Ne porteras-tu pas remède à l'ingratitude de ton âme ? Ne compareras-tu pas ton sort à celui de tes parents, bien qu'en vérité, aux yeux de ce monde, nous puissions tirer fierté d'apparaître comme bien nés et issus de bonne famille. Notre père, dit-elle, jouissait en son temps d'une grande considération pour sa culture, mais sa réputation ne s'étendait qu'aux tribunaux de la région; par la suite, bien qu'il l'emportât sur les autres par sa maîtrise de la sophistique, sa renommée ne franchit pas les limites du Pont, mais il lui suffisait d'être connu dans sa patrie. Et toi, dit-elle, qui es célèbre par les villes, les peuples, les provinces, toi que des Églises délèguent et que d'autres appellent pour apporter de l'aide ou remettre de l'ordre*, ne vois-tu pas la grâce qui t'est faite ? Ne comprends-tu pas d'où te viennent de si grands biens, et que, ce sont les prières de tes parents qui te font accéder à cette élévation, alors que de toi-même tu n'as pas de dispositions pour cela, ou si peu ?»

Pour moi, pendant qu'elle exposait cela, j'aurais voulu que s'allonge le jour, pour qu'elle ne cesse de nous faire entendre ces douces paroles. Mais le chant du choeur appelait à l'office du soir, et la grande Macrine, après m'avoir envoyé à l'église, se réfugiait à nouveau auprès de Dieu par la prière. Le nuit survint sur ces entrefaites. Lorsque vint le jour, il m'apparut clairement, à la voir, que cette journée qui commençait serait la dernière de sa vie dans la chair, car la fièvre avait totalement consumé ses forces naturelles. Celle-ci, voyant la faiblesse de nos pensées, s'efforçait

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

de nous distraire de cette désolante perspective, en dissipant à nouveau par ces belles paroles le chagrin de notre âme, mais maintenant avec un souffle court et opposé. C'est alors surtout que ce que je voyais affectait mon âme de sentiments très partagés : d'une part la nature en moi était accablée de tristesse, comme on peut le comprendre, car je prévoyais que je n'entendrais plus désormais une telle voix, et je m'attendais à ce que la gloire commune de notre famille quitte bientôt la vie humaine; mais d'autre part mon âme, comme transportée d'enthousiasme à ce spectacle, estimait qu'elle avait transcendé la nature commune. Ne ressentir, en ses derniers instants, aucun sentiment d'étrangeté à la perspective de la mort et ne pas craindre de quitter cette vie, mais méditer jusqu'à son dernier souffle, avec une sublime intelligence, sur ce qui dès le début avait fait l'objet de son choix touchant la vie d'ici-bas, cela me paraissait ne plus faire partie des réalités humaines. C'était plutôt comme si un ange avait pris providentiellement une forme humaine, un ange sans aucune attache avec la vie dans la chair, aucune affinité avec elle, dont il n'étais pas surprenant que la pensée demeurât dans l'impassibilité, puisque la chair ne l'entraînait pas vers ses passions propres. Aussi elle me semblait manifester avec évidence, aux yeux de tous ceux qui étaient alors présents, ce divin et pur amour de l'époux invisible qu'elle nourrissait secrètement au plus intime de son âme et publier le désir qui animait son cœur de se hâter vers son bien-aimé, pour être au plus tôt avec lui, une fois libérée des liens de son corps. En vérité, c'est vers son amant que se dirigeait sa course, sans qu'aucun des plaisirs de la vie ne détourne à son profit son attention.

Du jour déjà s'était écoulée la plus grande part, et le soleil s'inclinait vers le couchant. Sa ferveur pourtant ne fléchissait pas, mais plus elle approchait du départ, plus violente était sa hâte d'aller vers son bien-aimé, comme si elle contemplait davantage la beauté de l'époux. Elle ne s'adressait plus à nous qui étions présents, mais à celui-là seul vers lequel elle tenait les yeux incessamment fixés. On avait en effet tourné sa couche vers l'Orient, et elle avait cessé de nous parler pour ne plus converser qu'avec Dieu dans la prière; elle tendait vers lui ses mains suppliantes et murmurait d'une voix faible, en sorte que nous pouvions à peine entendre ses paroles. Je cite ici sa prière, pour que l'on ne puisse pas même douter qu'elle se trouvait auprès de Dieu et était entendue de lui. Elle disait :

C'est toi, Seigneur, qui as abrogé pour nous la crainte de la mort.

C'est toi qui as fait pour nous, du terme de la vie d'ici-bas, le commencement de la vie véritable.

C'est toi qui pour un temps laisses se reposer nos corps par une dormition, et qui les réveilles à nouveau au son de la dernière trompette.

C'est toi qui à la terre donnes en dépôt notre terre, celle que tu as façonnée de tes mains, et qui fais revivre à nouveau ce que tu lui as donné, en transformant par l'immortalité et la beauté ce qui en nous est mortel et difforme.

C'est toi qui nous as arrachés à la malédiction et au péché, en devenant pour nous l'un et l'autre.

C'est toi qui as brisé les têtes du dragon, lui qui avait saisi l'homme dans sa gueule en l'entraînant au travers du gouffre de la désobéissance.

C'est toi qui nous as ouvert la route de la résurrection, après avoir brisé les portes de l'enfer, et réduit à l'impuissance celui qui régnait sur la mort.

C'est toi qui à ceux qui te craignent as donné pour emblème le signe de la sainte croix, pour anéantir l'Adversaire et donner la sécurité à nos vies.

Dieu éternel,

vers qui je me suis élancée dès le sein de ma mère,

toi que mon âme a aimé de toute sa force,

à qui j'ai consacré ma chair et mon âme depuis ma jeunesse et jusqu'en cet instant,

mets auprès de moi un ange lumineux qui me conduise par la main au lieu du rafraîchissement, là où se trouve l'eau du repos, dans le sein des saints patriarches.

Toi qui as brisé la flamme de l'épée de feu et rendu au paradis l'homme crucifié avec toi et qui s'était confié à ta miséricorde ,

de moi aussi souviens-toi dans ton royaume, car moi aussi j'ai été crucifiée avec toi, moi qui ai cloué ma chair par ta crainte et qui ai craint tes jugements.

Que l'abîme effrayant ne me sépare pas de tes élus.

Que le Jaloux ne se dresse pas contre moi sur mon chemin,

et que mon péché ne soit pas découvert devant tes yeux si, pour avoir été trompée par la faiblesse de notre nature, j'ai péché en parole, en acte ou en pensée.

Toi qui as sur la terre le pouvoir de remettre les péchés,

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

fais-m'en remise, afin que je reprenne haleine, et qu'une fois dépouillée de mon corps, je sois trouvée devant ta face sans tache ni ride dans la figure de mon âme, mais que mon âme entre tes mains soit accueillie, irréprochable et immaculée, comme un encens devant ta face.»

Tout en disant ces paroles, elle traçait le signe de la croix sur ses yeux, sa bouche et son cœur. Peu à peu sa langue desséchée par la fièvre cessa d'articuler distinctement les paroles, sa voix fléchit, et ce n'est qu'au mouvement de ses lèvres et de ses mains que nous reconnûmes qu'elle priait. Là-dessus, comme le soir était venu, quelqu'un apporta une lampe. Macrine alors d'ouvrir les yeux et de diriger son regard vers sa lueur, manifestant ainsi qu'elle désirait elle aussi dire la prière d'action de grâces de la lampe. Mais la voix lui manqua, et c'est dans son cœur et par les gestes de ses mains qu'elle réalisa son désir, le mouvement de ses lèvres traduisant son élan intérieur. Lorsqu'elle eut achevé l'eucharistie et indiqué, en portant la main à son visage pour le signe de la croix, qu'elle avait terminé sa prière, elle eut un grand et profond soupir et cessa tout à la fois sa prière et sa vie. Lorsqu'elle fut enfin sans souffle et sans mouvement, me souvenant des recommandations qu'elle m'avait faites dès notre première entrevue – elle m'avait dit son désir que mes mains lui ferment les yeux et que je rende à sa dépouille les soins accoutumés –, j'approchai ma main paralysée par la douleur de son saint visage, au moins pour ne pas paraître négliger sa demande. Ses yeux n'avaient en effet nul besoin d'arrangement : comme dans le sommeil naturel, les paupières les couvraient avec grâce. De même ses lèvres étroitement closes, ses mains convenablement posées sur sa poitrine, tout son corps enfin, qui avait pris de lui-même une attitude harmonieuse, rendaient superflus les soins de la toilette funèbre.

Pour moi, mon âme était doublement bouleversée : et par le spectacle que j'avais sous les yeux, et par les gémissements lamentables que les vierges faisaient entendre autour de moi. Jusque-là elles s'étaient contraintes au calme, elles avaient contenu leur chagrin en leur âme, étouffé leur envie d'éclater en sanglots par crainte de Macrine, comme si elles avaient redouté le reproche de son visage alors même qu'il était déjà silencieux. Elles craignaient sans doute, si quelque cri s'échappait du milieu d'elles, contrairement à ce qui leur avait été prescrit, que leur maîtresse en fût chagrinée. Et comme si un feu brûlait intérieurement leurs âmes, lorsque la douleur ne put davantage être dominée par le silence, soudain un cri jaillit, déchirant, irrésistible, au point que ma raison ne put demeurer maîtresse d'elle-même; mais, comme submergée par un torrent débordant, elle fut emportée par la douleur, et sans m'inquiéter de ce qui me restait à faire, je me laissai aller tout entier aux plaintes. La douleur des vierges me semblait d'ailleurs en quelque sorte avoir un motif juste et raisonnable. Ce n'était pas la perte d'un lien quelconque, ni d'un attachement selon la chair qu'elles pleuraient, ni rien de ce qui afflige les hommes dans leurs malheurs, mais c'était comme si elles étaient séparées de leur espérance en Dieu et du salut de leurs âmes qu'elles criaient et se lamentaient dans leurs plaintes : «Voici éteinte, disaient-elles, la clarté de nos yeux; enlevée, la lumière qui guidait nos âmes; voici anéantie la sécurité de notre vie, ravi le sceau de l'immortalité, défait le lien de notre concorde; voici brisé le soutien des sans-courage, disparue la sollicitude des faibles. Avec toi, la nuit elle-même pour nous était illuminée à l'égal du jour par ta vie pure; maintenant le jour lui-même est changé en ténèbres.» Certaines, l'appelant mère et nourricière, exprimaient leur douleur plus vivement encore que les autres : c'étaient celles qu'elle avait recueillies au temps de la famine, alors qu'elles erraient par les chemins, qu'elle avait nourries et élevées et qu'elle dirigeait vers la vie pure et tant corruption.

Mais lorsque j'eus en quelque sorte fait remonter mon âme de l'abîme où elle était plongée, je dirigeai mon regard vers cette sainte et, comme si je m'y étais vu reprocher le désordre de celles qui causaient du trouble par le chant funèbre : «Regardez-la, criai-je aux vierges d'une voix forte, et souvenez-vous des avis par lesquels elle vous a appris ce qui en toute circonstance est requis et de bonne tenue. Cette divine âme elle-même vous a fixé un temps pour les larmes, en vous prescrivant de pleurer au temps de la prière. Cela, vous pouvez le faire dès maintenant, en changeant les gémissements de vos plaintes en psalmodie unanime.» J'prononçai ces paroles d'une voix plus forte, pour couvrir la rumeur des plaintes. Ensuite je leur ordonnai de se retirer un moment dans le local attenant, tandis que resteraient quelques-unes de celles dont elle acceptait volontiers les services durant sa vie.

Parmi elles se trouvait une femme de classe élevée par sa fortune et sa naissance, que sa beauté et sa distinction avaient rendue célèbre dans sa jeunesse. Elle avait été mariée à un homme de haut rang et avait vécu quelque temps avec lui. Mais leur union avait été rompue alors qu'elle était encore jeune, et dès lors elle avait fait de la grande Macrine la gardienne et l'éducatrice de son veuvage. Elle vivait la plupart du temps en la compagnie des vierges, pour apprendre d'elles la vie vertueuse. Cette femme s'appelait Vetiana; son père, Araxios, était

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

membre du sénat. Je lui déclarai que, maintenant du moins, nul ne trouverait à redire à ce que l'on revête la dépouille d'une plus belle parure, à ce que l'on pare cette chair pure et sans souillure de vêtements éclatants. Elle me répondit qu'il fallait demander ce que la sainte aurait jugé convenable en cette affaire, car il ne s'agirait point d'aller à l'encontre de ce qui lui aurait plu; mais ce qui plaît parfaitement à Dieu et lui est agréable lui conviendrait à elle aussi.

Or il y avait là une de celles qui dirigeaient le chœur des vierges, une diaconesse du nom de Lampadion, qui disait connaître exactement ce que Macrine avait décidé pour sa sépulture. Lorsque je l'interrogeai là-dessus – elle assistait en effet à notre délibération – elle me répondit avec larmes : «La parure dont s'est préoccupée la sainte, c'est une vie pure; voilà quel est l'ornement de sa vie et le linceul de sa mort. Quant à ce qui sert à l'ornementation du corps, elle n'en a jamais possédé sa vie durant ni mis en réserve pour la situation présente, si bien que, même si nous le voulions, il n'y aurait pour cet usage rien de plus que ce qui se trouve ici présent. – «Mais n'est-il pas possible, dis-je, de trouver dans ses réserves de quoi nous permettre d'orner la couche funèbre ?» – «Quelles réserves ? dit-elle. Tu as en mains tout ce qu'elle avait en réserve. Tu vois le manteau le voile de sa tête, les chaussures usées qu'elle a aux pieds ? Voilà sa richesse, voilà sa fortune. Rien d'autre que ce que tu vois là n'est en réserve dans des coffres cachés ou à l'abri dans des chambres secrètes. Elle ne connaissait qu'un seul lieu où mettre en dépôt sa richesse propre, le trésor céleste. C'est là qu'elle a tout déposé, sans rien laisser sur terre.» – «En ce cas, lui dis-je; serait-ce aller contre sa volonté que d'offrir moi-même de ce que j'ai préparé pour ma sépulture ?» Elle me répondit qu'à son avis Macrine n'aurait pas désapprouvé cela : «Encore vivante, elle aurait accepté de toi cet honneur, tant en raison du caractère sacré du sacerdoce, qu'elle eut toujours en vénération, qu'en raison de votre parenté, car elle n'aurait pas pensé que lui soit étrange ce qui lui venait de son frère. C'est bien pourquoi elle avait demandé que sa dépouille fut parée de tes propres mains.»

Lorsqu'on eut décidé cela et qu'il fallut revêtir ce corps sacré de linge fin, nous nous répartîmes le soin, chacun accomplissant quelque chose à cet effet. Pour ma part, j'ordonnai à l'un de mes serviteurs d'apporter le vêtement. Yetiana, celle dont j'ai parlé tout à l'heure, ornait la sainte de ses propres mains, quand, ayant porté la main au cou de Macrine : «Vois, dit-elle en me regardant, le collier que porte la sainte»;

ce disant, elle en défit l'attache par derrière, étendit la main et me montre une croix de fer et un anneau du même métal; tous deux, suspendus à un léger cordon, se trouvaient constamment sur son cœur. Je lui dis alors : «Que cette acquisition nous soit commune. Pour toi, garde la sauvegarde de la croix; il me suffira d'avoir l'anneau en partage.» Une croix était également gravée sur le sceau de celui-ci; la femme la regarda et me répondit : «Tu n'as pas mal choisi en faisant cette acquisition, car le chaton de l'anneau est creux, et il contient un fragment du bois de la vie.» Ainsi la croix gravée à l'extérieur indique ce qui se trouve à l'intérieur.

Lorsque vint le moment de couvrir enfin ce chaste corps du vêtement, la recommandation de la grande Macrine me faisait un devoir d'accomplir cet office. Or celle qui avait eu part avec moi à ce grand héritage était présente à cette tâche et y participait; elle me dit : «Ne reste pas dans l'ignorance du plus grand des miracles accompli par cette sainte.» – «Quel es-il ?» demandai-je. Celle-ci alors découvrit une partie du sein de Macrine et me dit : « Vois-tu cette légère marque sous la peau, presque imperceptible ? On dirait la cicatrice laissée par un petit poinçon.» Ce disant, elle approchait la lampe de l'endroit qu'elle me montrait. «Qu'y a-t-il de miraculeux, dis-je, à ce que son corps porte, en cet endroit, cette marque imperceptible ?» – «Ceci, reprit-elle, est resté sur son corps comme le mémorial d'un grand secours de Dieu. Un jour se développa à cet endroit un mal très douloureux, et il était dangereux aussi bien d'inciser la tumeur que de laisser se développer le mal de manière absolument irrémédiable, s'il s'étendait jusqu'à la région du cœur. Sa mère lui demandait souvent et la suppliait de recevoir les soins du médecin, car son art aussi a été donné par Dieu pour le salut des hommes. Mais celle-ci jugea qu'il serait plus fâcheux encore que son mal de dévoiler une partie de son corps aux yeux d'autrui, et un soir, après en avoir terminé avec les services qu'elle avait coutume de rendre de ses mains à sa mère, elle entre dans le sanctuaire, y demeure prosternée toute la nuit aux pieds du Dieu des guérisons et, comme l'eau jaillit de ses yeux s'était répandue à terre, elle se servit de la boue faite de ses larmes comme d'un remède pour son mal. Lorsque sa mère, à bout de courage, lui demanda à nouveau de recourir au médecin, elle déclara qu'il suffirait, pour la guérison de son mal, que la mère fasse de sa main le signe de la croix sur cet endroit. Et quand celle-ci eut mis sa main sur son sein pour y signer la partie malade, le signe de la croix se montra efficace et le mal disparu. Mais, ajouta-t-elle, cette petite marque apparut à la place du terrible abcès et y demeura jusqu'à la fin, pour être, je pense, un mémorial de l'intervention divine, un sujet et un mot d'incessante action de grâces envers Dieu.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

Lorsque fut achevée notre tâche et que la dépouille eut été parée selon nos moyens, la diaconesse me dit encore qu'il ne convenait pas que les vierges voient Macrine ainsi vêtue comme une fiancée. «Mais j'ai, dit-elle, un manteau de couleur sombre que je tiens de votre mère, et je pense qu'il serait bien de l'étendre sur elle, pour que ce ne soit pas par l'éclat adventice d'un vêtement que resplendisse cette sainte beauté.» Cet avis prévalut, et l'on plaça le manteau sur elle. Mais elle resplendissait même en ce vêtement sombre, la puissance divine, sans doute, ajoutant encore cette grâce à son corps, si bien que de sa beauté semblait jaillir une lumière éclatante, exactement comme dans la vision que j'avais eue en rêve.

Pendant que nous étions occupés à ces préparatifs et que résonnaient à l'entour, mêlés de lamentations, les psaumes chantés par les vierges le bruit de sa mort, je ne sais comment, se répandit soudainement en tout lieu dans la contrée environnante, et tous ceux qui habitaient auprès de là commencèrent à affluer à l'occasion de cet événement, en si grand nombre que le vestibule ne pouvait contenir tous les arrivants. On passa donc la nuit autour d'elle à chanter des hymnes, comme pour la panégyrie des martyrs. Lorsque vint l'aube, la foule des hommes et des femmes qui affluaient de toute la contrée voisine troublait la psalmodie par ses gémissements. Pour moi, bien que mon âme fût bouleversée par ce malheur, je réfléchissais cependant, autant que je le pouvais, aux moyens de ne rien omettre de ce qui convenait pour de telles funérailles. Je séparai, dans le peuple qui affluait, les hommes des femmes, joignis la multitude des femmes au chœur des vierges et la foule des hommes au groupe des moines, et fis en sorte que la psalmodie en provenance des uns et des autres soit unique, bien rythmée et harmonieuse, comme dans le chant d'un chœur, parfaitement homogène grâce à la mélodie commune à tous. Lorsque le jour eut un peu avancé, alors que les lieux à l'entour de cette solitude ne suffisaient plus à contenir la foule de ceux qui affluaient, l'évêque du lieu, Araxios – il était là avec tout son clergé –, proposa que l'on lasse avancer lentement le convoi funèbre, en faisant remarquer que le chemin à parcourir était long et que la foule serait un obstacle à une progression rapide; en même temps, il ordonna à tous ses prêtres de porter eux-mêmes le corps.

Lorsqu'on eut pris ces décisions et que l'on en vint à leur exécution, je me plaçai à l'avant du brancard et invitai Araxios à se mettre de l'autre côté, tandis que deux autres clercs de rang élevé prenaient place à l'arrière. J'ouvrais la route lentement, comme il convenait, et nous avançons à petite allure. La foule se pressait autour du brancard, et nul ne se rassasiait de ce saint spectacle, si bien qu'il était malaisé pour nous d'avancer. De part et d'autre du brancard avançaient en procession, en longues files, un grand nombre de diacres et de clercs inférieurs, ayant tous des cierges en main, et c'était comme une procession liturgique, car du commencement jusqu'à la fin la psalmodie était chantée d'une seule voix, comme dans le cantique des trois enfants. Il y avait sept ou huit stades de ce lieu retiré à l'église des saints martyrs, où reposaient aussi les corps de nos parents : c'est avec peine que nous fîmes ce trajet durant presque toute la journée, car la foule qui nous accompagnait et croissait sans cesse ne nous laissait pas progresser comme nous l'aurions voulu. Une fois arrivés à l'intérieur de l'église, on déposa le brancard et on se mit aussitôt à la prière, mais celle-ci devint pour la foule prétexte à lamentations. Lors d'une pause dans la psalmodie, les vierges tournèrent leurs regards vers ce saint visage, alors que déjà l'on dégageait le tombeau de nos parents, où l'on avait décidé de la déposer, et l'une d'elles se mit à crier sans mesure, disant que nous ne reverrions plus désormais ce visage déformé. Les autres vierges alors de se joindre à elle et de crier de même. Il s'en suivit une confusion inconsiderée, qui rompit le bon ordre et le caractère sacré de cette psalmodie, car tous éclataient en sanglots en entendant ces plaintes des vierges. C'est avec peine que par signes nous demandâmes le silence; le chancre invita alors à la prière en entonnant les oraisons habituelles de l'église, et le peuple revint aux dispositions de la prière.

Lorsque celle-ci fut terminée, la crainte me saisit de violer le commandement divin qui interdit de découvrir la honte de son père ou de sa mère. Comment, me disais-je, serai-je à l'abri d'une telle condamnation si je vois la honte commune de la nature humaine dans les corps de mes parents, qui sont certainement décomposés, désintégrés, transformés en une apparence informe, hideuse et repoussante ? Mais alors que je réfléchissais à cela et à la crainte où j'étais due voir s'étendre jusqu'à moi l'indignation de Noé contre son fils, l'histoire même de Noé m'indiqua ce que je devais faire. Avant qu'ils n'apparaissent à nos yeux, les corps furent couverts d'un linceul neuf, que l'on étendit d'un bout à l'autre du sarcophage lorsqu'on en souleva le couvercle. Lorsque les corps eurent été ainsi cachés par le linceul, l'évêque du lieu déjà mentionné et moi-même soulevâmes de son brancard le saint corps de Macrine et l'étendîmes auprès de sa mère, accomplissant ainsi leur commune prière. Toutes deux en effet, tout au long de leur vie, demandaient de concert à Dieu que leurs corps soient réunis après leur mort et que même celle-ci ne brise pas l'intimité qui avait été la leur durant leur vie.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

Lorsque fut accompli tout ce qui est de règle dans des funérailles et qu'il fallut s'en retourner, je me prosternai sur la tombe et en baisai la poussière, puis je pris le chemin du retour, abattu et tout en pleurs à la pensée que ma vie venait d'être privée d'un tel bien. Le long du chemin, un militaire de haut rang, qui avait le commandement de la garnison dans une petite ville du Pont appelée Sébastopolis et y vivait avec sa troupe, vint courtoisement à ma rencontre lorsque je parvins en ce lieu. Informé de mon malheur, il en fut profondément affecté – il était lié en effet à notre famille par l'amitié et les relations –, et il me fit le récit d'un miracle accompli par Macrine. Je n'ajouterai que celui-ci à mon histoire, après quoi j'achèverai mon récit. Lors donc que nous eûmes cessé de pleurer et que nous réprimés la conversation : «Écoute, me dit-il, quel grand bien vient d'être retiré de l'existence humaine.» Et ce disant, il commenta ainsi son récit :

«il nous vint un jour le grand désir, à ma femme et à moi, de nous rendre au *phrontistère* de la vertu : c'est ainsi, je pense, qu'il faut appeler le lieu où cette bienheureuse passait sa vie. Il y avait avec nous notre petite fille, qui souffrait d'un œil par suite d'une maladie infectieuse. Elle offrait un spectacle affreux et pitoyable, car la cornée de l'œil s'était épaissie autour de sa pupille et, par suite de la maladie, avait pris une teinte blanchâtre. Une fois entrés dans ce divin lieu, nous nous séparâmes, ma femme et moi, pour visiter moi les hommes, elle les femmes qui menaient en ces lieux la vie philosophique. Je me rendis dans le monastère des hommes, qui dirigeait ton frère Pierre, alors que celle-ci, dans le monastère des vierges, rencontrait la sainte. Au bout d'un certain temps, nous pensâmes qu'il était temps de quitter cette retraite. Nous étions déjà sur la point de partir, quand nous vint des deux côtés une preuve d'amitié. Ton frère m'invitait à prendre part à la table philosophique; quant à la bienheureuse, elle ne voulait pas laisser partir mon épouse, mais elle disait, en tenant la fillette sur ses genoux, qu'elle ne les renverrait pas avant qu'on leur ait préparé une table et offert la richesse de la philosophie. Elle cajolait l'enfant, comme il est naturel; or, en posant les lèvres sur ses yeux, elle remarqua la pupille malade et dit : «Si vous m'accordez la faveur de participer à la table commune, je vous donnerai en retour une récompense digne d'une telle marque d'honneur de votre part.» La mère de la fillette demanda ce serait cette récompense. «J'ai un remède, dit la grande Macrine, qui guérit efficacement les maladies des yeux.» Lorsque j'eus reçu, venant du monastère des femmes, le message qui m'annonçait cette promesse, nous restâmes avec plaisir, sans nous soucier davantage de la nécessité qui nous poussait à repartir.

Quand le banquet fut terminé et notre âme comblée – le grand Pierre nous avait restauré de ses propres mains et réjouit le cœur, et la sainte Macrine avait pris congé de mon épouse avec toute la courtoisie voulue –, nous reprîmes tout joyeux le chemin du retour. Tout le long du trajet, nous nous faisons mutuellement le récit de ce qui nous était arrivé. Pour ma part, j'exposai tout ce que j'avais vu dans le quartier des hommes, tandis que celle-ci me racontait en long et en large toute sa visite, comme dans un exposé historique, pensant qu'il ne fallait rien omettre, même des plus petits détails. En m'exposant ainsi tout cela en bon ordre, comme dans un récit, elle en arriva au moment où avait été faite la promesse d'un remède pour l'oeil, et d'interrompre son récit pour me dire : «Qu'avons-nous en tête ? Comment avons-nous pu oublier la promesse qu'elle nous avait faite, le collyre qu'elle nous avait promis ?" Affligé de cette négligence, j'appelai quelqu'un pour qu'il courût aussitôt demander le remède, quand l'enfant, qui se trouvait dans les bras de sa nourrice, regarde par hasard vers sa mère. Et celle-ci, fixant son regard sur les yeux de l'enfant de me dire : «Cesse d'être chagrin de cette négligence» – elle dit cela d'une voix forte, pleine de joie et de surprise : «Vois en effet : rien ne nous manque de ce qui nous a été promis, mais le vrai remède qui guérit les maladies, et qui n'est autre qu'un traitement fait de prières, nous a été donné et a déjà produit son effet; il ne reste même plus trace de la maladie dans son oeil purifié par ce remède divin.» Et disant cela elle pris l'enfant et le déposa dans mes bras. Et moi, me rappelant alors les incroyables miracles de l'Évangile : «Qu'y a-t-il d'étonnant, dis-je, à ce que la vue ait été rendue aux aveugles par la main de Dieu, quand aujourd'hui sa servante, en guérissant ces mêmes maladies par sa foi en Lui, a accompli une action à peine inférieure à ces miracles.» En disant cela, les sanglots brisèrent sa voix, et ses larmes jaillirent à ce récit. Voilà ce que j'appris du soldat.

Quant aux faits semblables que nous avons entendu raconter par ceux qui vivaient avec elle et connaissaient en détail ce qui la concernait, je ne pense pas qu'il soit opportun de les ajouter à ce récit. Car la plupart des hommes jugent de la crédibilité d'un dire suivant la mesure de leur propre expérience, et ce qui dépasse le pouvoir de l'auditeur, ils le raillent, le soupçonnant de mensonge et l'excluant de la vérité. C'est pourquoi je ne dis rien de cette incroyable récolte au temps de la famine, lorsque le grain, distribué selon les besoins, ne donnait nullement l'impression de diminuer, mais gardait le même volume avant d'être donné à ceux qui on avaient besoin et après. Je ne dis rien d'autres faits plus surprenants encore : guérisons de maladies,

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

expulsions de démons, prédictions véridiques d'événements à venir. Tous ces faits, ceux qui les connaissent avec exactitude les tiennent pour vrais, même s'ils sont incroyables. Mais ils sont tenus pour inacceptables par ceux qui sont trop charnels, ceux qui ne savent pas que la distribution des charismes se fait «en proportion de la foi,» qu'elle est mesurée pour ceux qui sont de peu de foi, abondante au contraire pour ceux qui donnent en eux une large place à la foi. Aussi, pour que ne subissent aucun dommage ceux qui ont trop peu de foi et ne croient pas aux dons de Dieu, je me suis abstenu d'énumérer les plus grands de ses miracles, estimant que ceux qui ont été relatés suffisent pour achever l'histoire de Macrine.